

ARTICLES ORIGINAUX

L'originalité du Chameau

par A. BOUÉ

Le chameau (1) en première vision dans son cadre habituel suscite toujours une forte curiosité. Les premiers animaux rencontrés ne réalisent pas souvent le concept que nous en avons. Une déception grandissante vous envahit à mesure que vous les approchez; ils sont là souvent petits, maigres, crottés, hirsutes, quelquefois blessés, le pus et le sang faisant alors le liant d'un magma épais, fétide, concrété aux poils. Un garissement plaintif ajoute sa note lugubre. Que semblent bien loin ces blancs et fiers méhara que le cinéma nous avait fait apparaître dans ses « western » africains! Un bon angle de prise en vue avait su mettre en relief leur élégance racée en exagérant leur sveltesse (2). De la placidité de l'animal dans un paysage à dessein typiquement abiotique se dégagait une force tranquille. Le regard impénétrable qui perçait au-dessus du litham (3), les crêtes immaculées des dunes s'estompant au seuil de la nuit, un long silence judicieux, tout cela engendrait le mystère qui s'attache à tout ce qui est loin de nous dans le temps comme dans l'espace.

Puis peu à peu, l'on se familiarise avec l'étrange silhouette. On aimerait l'approcher mais un peu de timidité vous paralyse. On suppose bien que le coup de pied fasse partie de la nomenclature de ses défenses, mais que sont les autres. Sur vos lèvres s'arrête une question dont la puérilité peut-être masquée risquerait de faire épanouir chez l'autochtone un sourire déjà esquissé, consacrant ainsi sa supériorité; son mutisme intransigeant, son regard inquisiteur sont suffisamment suggestifs à cet égard. Le chameau serait-il donc si différent de nos grands ruminants domestiques pour que l'on soit de prime abord confondu? Nous considérons que ce qui le nimbe d'une réelle originalité est beaucoup plus l'ambiance peu commune dans laquelle il vit, le milieu quasi désertique où il a coutume d'évoluer

plutôt que sa propre individualité. C'est là bouleverser certains préjugés et idées préconçues; nous nous en excusons.

L'organisation intrinsèque du chameau est dans ses grandes lignes maîtresses identique à celle d'un bovin. Certes, quelques variantes anatomiques le classent dans une famille zoologique différente et bien définie. Il n'a ni sabots, ni canons rudimentaires, ni vésicule biliaire, il possède des canines, sa lèvre supérieure est divisée, ses hématies sont elliptiques, le placenta est diffus. Mais ces différences en plus ou en moins ne retentissent que bien faiblement sur son genre de vie. C'est ainsi qu'il y a identité dans leur comportement entre les bovins de souche indigène et les chameaux élevés dans les steppes alfatières des Hauts Plateaux Telliens: même pâturage, même rythme d'abreuvement, on pourrait ajouter même morbidité. Curasson a pu dire avec juste raison (1): « Il y a moins de différence entre lui (le chameau) et le zébu nomade de certaines tribus qu'entre ce dernier et un charollais ».

À mesure que l'assèchement progressif du Sahara donnait à cette région son caractère have et austère, que les espèces végétales se raréfiaient pour réaliser les types de pâturages actuels, les bovins qui envahissaient alors avec les buffles et les éléphants le centre de l'Afrique (2) se réfugiaient dans les régions marginales plus verdoyantes. L'homme introduisit alors le chameau (3) dont il avait su déjà dans les déserts du Moyen-Orient exalter certaines qualités. L'acclimatement réussit grâce à la très grande similitude de la flore, car se retrouvent au Sahara des plantes de l'Égypte et du Soudan égyptien, de l'Arabie et de l'Asie Mineure telles (4) certaines Salsolacées, des Tamaris, des Zyziphus, des Capparis, des Acacias, l'alfa même. Les possibilités qu'offrait le chameau en firent le « vaisseau

(1) Il ne s'agit ici que du dromadaire; on sait que dans nos possessions africaines, il n'existe que des dromadaires.

(2) Nous avons assisté au printemps 1949 à Béni Abbès à quelques prises de vue du film « L'escadron blanc » tiré du livre de Joseph PEYRE.

(3) Litham: voile dont le méhariste se couvre le bas du visage.

(1) CURASSON *Le chameau et ses maladies*. Vigot Frères, Paris 1947, p. 42.

(2) Cf. l'époque précaméline des gravures rupestres.

(3) Cf. l'époque caméline des gravures rupestres.

(4) LEESE. *The one humped camel*. Haynes, Stamford, pp. 69, 70.

du désert »; ceci est indéniable mais trop d'auteurs étiquetés scientifiques lui ont attribué des qualités étonnantes se concrétisant journalièrement en des exploits extraordinaires relevant du merveilleux et de leur imagination féconde. De magnifiques et rebelles performances, on a tiré de fausses inductions que l'on a couchées sur le papier et qu'il est de tradition de reprendre.

L'analyse de la morphologie du chameau révèle que ses tests d'adaptation au milieu désertique sont minces et peu convaincants (1). La bosse n'est qu'une bien faible ressource de calories rapidement épuisées le cas échéant; les cellules aquifères contiennent des matières alimentaires et ne sont pas des « guerbas » (2) internes; la sole est faite pour le sable mais celui-ci ne couvre pas la moitié de la surface du désert; s'il peut se défendre du vent de sable en fermant les narines, ce dernier ne souffle pas partout en permanence. Nous croyons plutôt que ce qui a permis au chameau de détrôner les autres animaux au Sahara comme le zébu par exemple qui est encore utilisé comme porteur au Tchad, est sa longue encolure. Car ce long cou agissant comme un balancier lui facilite grandement la marche, il augmente l'amplitude du pas et permet une allure soutenue avec un minimum de fatigue; l'animal réalise ainsi de longues étapes, il peut franchir dans un temps donné à une allure normale; non épuisante, une distance plus grande qu'aucun autre animal domestique; or, c'est ce que l'on demande au désert pour aller de point d'eau en point d'eau avec le minimum de risques. On remarque d'ailleurs que les chameaux du type longiligne : Reguibat et Touareg soudanais sont ceux que les grands nomades utilisent couramment pour traverser les larges déserts sahariens. Chez ces animaux, l'encolure est portée en avant du corps en demi-cercle alors que chez l'animal de bât à l'allure moins rapide, ne s'aventurant que peu loin dans le Sahara, l'encolure est portée presque verticalement; en U (voir photos ci-contre).

Le chameau se présente comme l'animal le moins mal adapté au désert, ce qui ne veut pas dire pour autant qu'il le soit parfaitement.

On a coutume de considérer comme critères de l'adaptation du chameau au milieu désertique la sobriété et la possibilité pour lui de vivre de sa bosse. Nous n'accordons à ces critères qu'une valeur très relative en eux-mêmes car ils ne sont exacts que dans certains cas et sous certaines conditions bien définies et fort limitées. Généraliser serait affranchir l'animal des données élémentaires de la physiologie.

La sobriété est la qualité la plus vantée comme la plus précieuse; nous en discriminerons néanmoins la valeur réelle. La sobriété est chez le chameau subordonnée à deux causes : à la qualité aqueuse du fourrage absorbé et à son entraînement préalable. L'animal qui se nourrit d'un pâturage verdoyant dont les plantes contiennent les quatre cinquièmes de leur poids d'eau, peut très bien se passer de boire pendant des mois; par contre, quand le pâturage est sec, il est obligé de boire fréquemment. Pour Vallon (1) : « On les abreuve tous les jours « ou tous les deux jours en été, tous les trois ou « quatre jours en automne, rarement en hiver et « au printemps ». Mais ceci n'est-il pas encore le fait de tous les chameaux car le deuxième facteur qui régit la sobriété chez cet animal et qui à notre sens revêt une importance capitale est la « résistance à la soif », lequel facteur est fonction de l'entraînement passif et actif qu'a pu subir le sujet. L'entraînement passif est celui qui est acquis par le *modus vivendi*, l'actif celui que lui a donné l'homme. « Il fut fait dans l'erg Chech, au cours d'un été très « chaud (1936) un convoi avec des Saharaoua et « des Reguibat. Les Saharaoua cessant de paître, « appelaient jour et nuit, faisant entendre la plainte « lugubre de la soif tandis que les Reguibat restaient « silencieux » (2).

Le *modus vivendi* est la résultante du milieu modelant l'élevage d'une forme bien déterminée. L'animal né de parents acclimatés, voit son organisme prendre insensiblement le rythme de celui des animaux âgés; il supporte dans sa prime jeunesse tant bien que mal cette adaptation insidieuse mais progressive et réelle; s'il résiste, il deviendra entraîné aux diverses et parfois pénibles contingences du milieu de par son élevage. « Un point « caractéristique des petits des mammifères les « plus élevés, écrit Russell (3) est la possibilité de « modifier et d'adapter leur comportement ». C'est ainsi qu'un chameau né dans l'erg supportera mieux la soif que celui habitué à circuler sur les Hauts Plateaux. Deux exemples démontreront toute la valeur de cet entraînement dit passif. Le « *Riverine Camel* » des Indes qui vit dans des régions riches en cours d'eau, rivières et canaux, accoutumé à un abreuvement fréquent, boit quotidiennement, une fois en hiver et deux fois l'été (4). Le « *Delta Camel* » d'Égypte bien qu'originaire du Soudan égyptien s'habitue dans la région du Nil inférieur à une alimentation aqueuse, devient moins sobre et exige

(1) Cité par CAUVET. *Le chameau*. J.-B. Baillière, Paris 1925, p. 388.

(2) BOUÉ. Le méhari Reguibat. *Rev. Vétér. Mil.*, 1946, n° 2, p. 141.

(3) E.-S. RUSSELL. *Le comportement des animaux*. Payot, Paris 1949, p. 188.

(4) LEESE, loc. cit., p. 85.

(1) Voir à ce sujet CURASSON loc. cit., pp. 27-35.

(2) Guerba : outre servant au transport de l'eau.

un abreuvement fréquent (1). Il en est de même dans le Sahel tunisien où les chameaux vont à l'abreuvoir avec les ânes et les mulets; le vétérinaire tunisien Mohamed El Fourgi écrit dans sa thèse de doctorat (2) : « Le chameau des citadins est par contre, habitué à boire tous les jours, et en toutes saisons, il lui faut 15 à 20 litres par jour environ ».

L'homme peut exalter cette sobriété passive mais plus ou moins grande du chameau. Cet entraînement « actif » faisait partie du dressage des animaux que jadis les nomades employaient pour leur rezzou, leur permettant de traverser des régions stériles soit pour surprendre les caravanes, soit pour échapper à leurs poursuivants éventuels. Cet entraînement est encore pratiqué par certains nomades comme les Reguibat dont beaucoup d'itinéraires ne comportent que de rares points d'eau. Si un animal faiblit, sa charge ira accabler ses camarades de route à un moment déjà critique. Apprendre à son chameau à se contenter de peu d'eau, à résister à la soif, c'est pour le saharien prendre une assurance sur la vie. On réalise cet entraînement au Subaland chez les chameaux indous que l'on y importe. Leese estime que deux semaines suffisent pour obtenir sans grand inconvénient qu'un animal habitué à l'abreuvement quotidien se contente de boire tous les seconds jours; quand cet entraînement n'est pas effectué correctement, des signes morbides apparaissent : hyperthermie, pyalisme, inappétence.

Et il n'est pas que le chameau qui soit habitué à résister à la soif. Les juments qui pâturent avec les chameaux dans les vallées du Guir et de la Daoura du Sud algérien ont appris de leurs éleveurs à se contenter d'un seul abreuvoir quotidien été comme hiver; on ne saurait invoquer ici que la nature du pâturage vienne suppléer tout au moins en été aux besoins en eau de ces animaux.

Tout comme l'abreuvement, l'alimentation chez le chameau ne souffre aucune fantaisie et l'animal doit être nourri quotidiennement si l'on ne veut pas le voir maigrir. Mais le chameau peut rester plusieurs jours sans manger, rétorque-t-on. Ceci est vrai pour les autres animaux aussi d'ailleurs; mais ce que l'on ignore ou que l'on ne veut pas savoir, c'est l'état lamentable dans lequel va choir l'animal, la misère physiologique qui s'en suivra inexorablement, bien difficile à vaincre. Car le chameau n'échappe pas aux lois biologiques, notamment à celle de l'équilibre des calories; à toute dépense de calories nécessaires à son entretien et au travail, l'organisme pour fonctionner normalement en exige une source équivalente; si celles



Fig. 1. — Chameau de selle (méhari).

fournies par la nourriture sont insuffisantes, elles seront tirées de la propre substance de l'animal; de sa chair. Le jeûne ne peut donc être que de courte durée; la graisse disparue, la fonte musculaire apparaîtra, l'animal asthénique s'écroulera sous l'effort. On a voulu voir dans la bosse une ressource inépuisable d'énergétique; elle peut fondre en quelques jours mais il faut trois mois d'un bon pâturage pour qu'elle se reconstitue; c'est une bien maigre compensation à la stérilité du milieu dont la nature l'a gratifié. Elle vient compléter momentanément un pâturage pauvre ou faciliter un effort modéré car elle est extrêmement fragile, c'est un véritable mirage de l'endurance de l'animal. Qu'il soit bien « bossu », ceci n'implique pas *a priori* qu'il soit très résistant et que l'on puisse impunément s'y embarquer pour un long voyage. La résistance n'est pas toujours proportionnelle au volume de la bosse; celle-ci, replète, traduit certes un bon état de santé; c'est un signe sémiologique incontestablement favorable, mais ce n'est pas une condition suffisante pour entreprendre une importante randonnée. Ici, l'entraînement musculaire revêt un caractère primordial dans la conduite d'un itinéraire. En effet, un animal non entraîné à la marche mais pourvu d'une bosse bien dodue arrivera fourbu à la première étape pour peu qu'elle ait été sévère et verra au cours des étapes suivantes disparaître sa bosse au grand dam du propriétaire; c'est ce qui a pu faire penser à un officier méhariste de notre connaissance que la bosse contenait beaucoup d'eau. Une belle bosse et des étapes progressives conféreront à l'animal l'« entraînement », c'est-à-dire la

(1) LEESE, loc. cit., p. 59.

(2) MOHAMED EL FOURGI. *Le Chameau tunisien* thèse. Nan-Mestres, Toulouse 1950, p. 36.

résistance à la fatigue. Mieux vaut utiliser un chameau n'ayant que peu de bosse mais doué d'un réel entraînement. La nomadisation de nos unités méharistes par leur ambulation permanente donne ce remarquable entraînement aux montures et les maintient en bonne condition physique, « en forme » ; car si elles ne sont pas toujours très grasses, très « bossues », elles sont néanmoins capables de rivaliser avec celles des plus rapides razzieurs ; elles ont surclassé en fin 1942 et en 1943 celles des méharistes italiens normalement parquées et nourries comme une cavalerie à l'ombre des bordjs tripolitains fortement armés. C'est grâce à cet entraînement que la Compagnie Méhariste du Touat a pu parcourir avec armes et bagages 1.500 kilomètres en trente-neuf jours pour renforcer le front saharien oriental et contribuer à la prise de Chat (1943).

L'alimentation de son chameau est pour le nomade un souci de tous les jours ; il se détourne de la route qu'il s'était primitivement fixée pour en prendre une autre s'il a appris qu'il pouvait y trouver un meilleur pâturage ; c'est ainsi que certains itinéraires sont devenus plus fréquentés, véritables artères du trafic transaharien. Si d'aventure, il lui faut traverser quelque région dénudée, il n'hésite pas à charger quelques bottillons fourragers pour tromper la faim de son animal. Le jeûne ne doit donc pas être envisagé comme une possibilité facile, commode ; l'on ne doit laisser l'animal vivre de sa bosse que dans la détresse.

Le fait que le chameau puisse se contenter des plantes grossières du milieu désertique a pu faire penser que ce soit là sa nourriture normale et que ce milieu par voie de conséquence lui soit propre. Le chameau préfère et affectionne les tendres pâturages, « l'acheb », mais il doit se contenter souvent de ce qu'il trouve ; toutefois il est très sensible à tout changement de pâturage comportant une végétation nouvelle. Il boude le pâturage excellent auquel il n'est pas habitué ; désappointé, il se laisse quelque peu dépérir et d'autres causes aidant, une certaine mortalité peut s'ensuivre. « Prenez des chameaux « habitués à la nourriture du Sahara parce qu'ils « crèvent comme des mouches quand on les « dépayse », écrivait en 1898, le Général de la Roque (1). Ceci réduit son caractère d'ubiquité à tout milieu désertique.

C'est parce que trop souvent l'on croit que le chameau peut se passer du boire et du manger avec désinvolture, qu'il peut jeuner *ad libitum* que l'on a pu prétendre qu'il était un animal plus délicat qu'aucun autre. « Il meurt avec une facilité et une « simplicité surprenantes », a écrit le Professeur

E.-F. Gautier (1). Sa délicatesse organique vient d'une utilisation irrationnelle, non conforme aux possibilités de la mécanique animale qui est tout aussi exigeante pour lui que pour tout autre animal. Fréquemment, sa mort n'est que la conséquence logique de son emploi désordonné ; inopportune et inattendue, elle étonne, elle surprend, on la qualifie de mystérieuse. Ceci auréole encore le chameau dans l'esprit du profane d'une singularité fabuleuse et entretient le lecteur dans la légende et le mystère du désert.

Le chameau stupéfait par son « âme » débordante de résignation et tout naturellement on s'accorde à lui trouver une psychologie spéciale, en harmonie avec l'ingratitude du pays comme si son regard en reflétait la monotonie. Mais cette passivité qui constitue le fond de son caractère, ne lui est pas propre, elle se retrouve chez le grand ruminant. La placidité nonchalante d'un attelage de bœufs est tout à fait comparable au calme processionnel de la caravane.

Le chameau ne manque pas d'extérioriser sa douleur le cas échéant ; sa longue encolure à la façon d'un métronome déréglé donne des signes non douteux de sa détresse et ses plaintes lugubres traduisent la violence de la souffrance, les affres de la soif. Sa passivité n'est d'ailleurs que relative, il proteste à sa façon ; une pointe d'humeur rancunière comme un sentiment de révolte gratifie l'importun d'un coup de pied judicieux ; il peut même devenir méchant et agressif. Il n'aime pas la solitude du désert outre mesure, car il a lui aussi l'esprit grégaire, le mâle subjugue ses femelles qu'il défend de l'intrus.

On a prêté au chameau divers sentiments nés plus dans l'imagination de l'auteur que réels dans le cerveau de l'animal. C'est ainsi que Lanney de Courten le consacre « essentiellement antimilitariste » (2) : « N'aimant pas les militaires, écrit-il, les bruits de guerre l'inquiètent. Pacifiste à tous crins, c'est un indiscipliné par nature ». Que cela est vite dit ! Son éducation de nomade ne justifie en rien cette opinion car avec un minimum de dressage, avec un peu d'habitude, dirons-nous plutôt, il peut s'aligner et il sait défilé. La fière allure qu'il montre sous le harnais pourrait témoigner de son orgueil de servir ; quiconque a eu le rare privilège d'assister à une revue de plusieurs pelotons méharistes dans l'âpre grandeur de l'erg, au pied d'imposantes dunes aux crêtes s'échevelant au vent, se sent pénétré d'émotion par ce spectacle

(1) Cité par CURASSON, loc. cit., p. 245.

(2) Henry LANNEY DE COURTEN. *Avec les Sahariens en Tripolitaine*. Cahiers Charles de Foucauld. Arthaud, Grenoble, vol. 34, p. 196.

(1) Cité par CAUVET, loc. cit., p. 391.

poignant (1). L'on ne sait ce qu'il faut craindre : l'œil farouche de l'homme ou la superbe altièrre de la monture.

Elian Finbert, au contraire, lui découvre le sens du « baroud » (2) : « Dans une embuscade, cet animal sait par sa bravoure et son intrépidité ne dénoncer jamais les gens de la tribu à laquelle il appartient; le crépitement de la fusillade peut frapper ses oreilles sans qu'il bouge ni s'alarme ».

Ces deux opinions diamétralement opposées d'auteurs qui ont pratiqué le chameau prouvent la complexité, l'abstrait, tout le mystère de la psychologie animale et la grande présomption d'en vouloir soulever un peu le voile. « Tout ce que nous pouvons étudier directement, ce sont les actions manifestes et visibles des animaux. Leur vie intérieure ne peut être connue directement et doit rester affaire d'interprétation », affirme Russell (3).

Le chameau appartient au Sahara, il fait partie du cadre et c'est bien de ce cadre nouveau qu'il tire son originalité bien plus que de sa nature. Et c'est parce qu'on l'associe au pays que l'on en fait un être étrange : il apparaît au profane comme un animal bizarre au Hoggar et commun dans la Tunisie du Nord. Celui-ci semble bien différent de celui-là, il ne s'agit là pourtant que d'une affectivité née du milieu ambiant. Le chameau subit son milieu et au Sahara, la vie prend un caractère bien particulier, typique car à la faune et à la flore est imprimé un rythme qui s'avère nécessaire pour subsister. La biologie est conditionnée ici par la climatologie, elle est subordonnée aux différents facteurs climatiques qui font de cette région un désert chaud et sec à la fois. Cette climatologie par sa résultante abiotique a créé ainsi un hiatus biologique. Inhospitable, le Sahara est resté d'une pénétration difficile, il est mal connu malgré les études disparates de missions sporadiques, car l'on ne peut guère s'y attarder, on y passe. Si le Sahara est une entité géographique, ce n'est certes pas une entité géophysique car il offre de variés et multiples aspects : plaines, dunes, plateaux et montagnes; la nudité est leur caractère commun. Le sable alterne avec la pierraille; les verdoyantes oasis sont les rares havres de ces immensités vides et désolées. Tout ceci comme un écho retentit dans la chair du chameau qui, en caravanes, vogue d'une rive à l'autre du désert. Aussi pour bien connaître et ainsi mieux comprendre cet animal, il nous paraît capital d'observer et d'étudier le milieu où il évolue; on s'expliquera plus facilement ses réactions normales et la genèse de



Fig. 2. — Chameau de bât (djemel).

certaines troubles morbides. L'usure de la sole est en relation directe avec la nature du terrain; la nature de la flore conditionne le régime de l'animal; la flore est liée au régime des pluies lequel sert de base à toute classification phytographique saharienne, il commande et guide le nomadisme dans son amplitude, la transhumance dans sa périodicité. Le milieu a modelé le chameau grâce à la plasticité de son organisme et lui a conféré pour l'européen son originalité. Pour Russell (1) « c'est un simple lieu commun de dire que les animaux sont adaptés à la fois quant à leur organisation et quant à leur comportement à l'environnement dans lequel ils vivent, mais cette simple affirmation n'éclaire pas beaucoup l'affaire. Disons plutôt ceci : il y a pour chaque espèce des conditions écologiques normales définies, une norme écologique ». La connaissance de cette « norme écologique » sera le fruit de l'expérience mûrement réfléchie et passée au crible de l'esprit critique; les règles générales du comportement du chameau seront dégagées par la synthèse des différents facteurs qu'il subit selon le lieu.

Le désert n'est pas le milieu de choix de notre animal; on l'y trouve parce que l'homme l'y maintient. Livré à lui-même, il ne pourrait y vivre. Il ne trouverait pas toujours l'eau indispensable, l'été car les puits sont souvent profonds et les gueltas (2)

(1) Cf. les Journées Sahariennes du printemps 1948 à Béni-Abbès.

(2) Elian-J. FINBERT. *La vie du chameau*. Albin Michel, Paris, p. 212.

(3) Docteur E.-S. RUSSELL, loc. cit., p. 12.

(1) Docteur E.-S. RUSSELL, loc. cit., p. 34.

(2) Guelta : bas-fonds où l'eau de ruissellement venant se collecter constitue un lieu d'abreuvement.

asséchées. L'instinct si sûr qu'il soit, est faillible. La nature capricieuse du pâturage, disparaissant ici pour apparaître ailleurs l'année suivante, obligerait l'animal à se réfugier dans les régions marginales du Sahara où la pluviométrie suffisante autorise une végétation permanente. Ce serait là son tropisme. C'est pourquoi il est osé de citer le chameau comme l'illustration de la thèse darwiniste (1), car s'il est vrai comme le veut cette thèse que dans la lutte pour l'existence seuls survivent les organismes les

mieux adaptés au milieu, il faut admettre que cette opinion est entachée d'erreur pour les animaux domestiques parce que l'homme vient par son action faciliter, particulièrement pour le chameau, cette lutte pour la vie. L'homme maintient le chameau parce que l'usage lui a prouvé que c'était au Sahara l'animal le plus utile. Son mode d'élevage plus que sa morphologie lui octroie une certaine marge de sécurité vitale qu'exploitent ses longues jambes surmontées d'un long cou. Aussi, s'est-il rendu précieux au nomade pour qui il est le seul viatique et qu'il considère comme la plus grande bénédiction qu'Allah lui ait envoyée.

(1) Docteur E.-S. RUSSELL, loc. cit., p. 240.